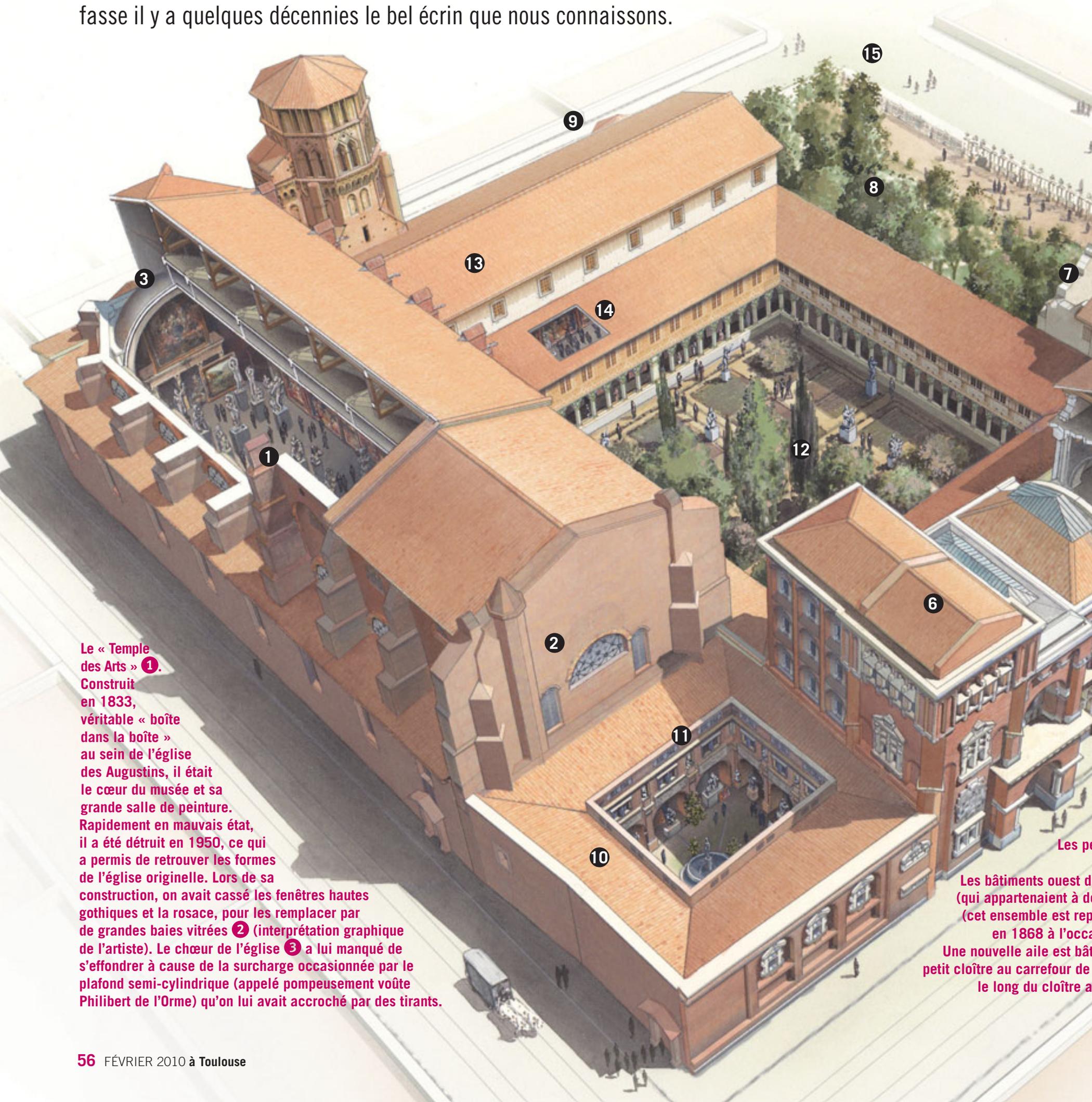


Les Augustins, ou le musée improvisé

ALORS QUE DÉBUTENT LES TRAVAUX DE LA RUE D'ALSACE-LORRAINE, rappelons la douloureuse naissance du musée des Beaux-Arts de Toulouse. Tronqué, percé, vandalisé, le bel ensemble des Augustins a failli ne pas survivre à sa transformation en musée. Avant qu'une restauration enfin respectueuse en fasse il y a quelques décennies le bel écrin que nous connaissons.



Le « Temple des Arts » ①. Construit en 1833, véritable « boîte dans la boîte » au sein de l'église des Augustins, il était le cœur du musée et sa grande salle de peinture. Rapidement en mauvais état, il a été détruit en 1950, ce qui a permis de retrouver les formes de l'église originelle. Lors de sa construction, on avait cassé les fenêtres hautes gothiques et la rosace, pour les remplacer par de grandes baies vitrées ② (interprétation graphique de l'artiste). Le chœur de l'église ③ a lui manqué de s'effondrer à cause de la surcharge occasionnée par le plafond semi-cylindrique (appelé pompeusement voûte Philibert de l'Orme) qu'on lui avait accroché par des tirants.

Les p...
Les bâtiments ouest d...
(qui appartenait à d...
(cet ensemble est rep...
en 1868 à l'occa...
Une nouvelle aile est bât...
petit cloître au carrefour de...
le long du cloître a...

« **J**E COMMENCERAI par déclarer, qu'ayant visité presque tous les musées de l'Europe, je n'en ai vu aucun où il règne autant d'incurie et de désordre, où les tableaux soient plus mal tenus, plus mal classés et moins respectés que dans le Musée de Toulouse. » Ainsi débute le rapport sévère d'un expert parisien mandaté par la municipalité pour inspecter le Musée des Beaux-Arts de Toulouse installé dans l'ancien couvent des Augustins. Vivement attaqué, le conservateur répondra qu'il fait ce qu'il peut avec les maigres subsides alloués par la Ville et qu'il dénonce sans effet depuis des années l'état déplorable de son musée. On est en 1861 mais les Augustins n'ont pas encore fini de souffrir...



percements des nouvelles rues et le réaménagement du musée, à la fin du XIX^e siècle (dessin ci-dessus): du monastère, dont le splendide grand réfectoire (4) (particuliers) ainsi que les maisons les entourant (présenté légèrement grisé sur le dessin), sont rasés à l'occasion du percement de la rue d'Alsace-Lorraine (5). La rue (6) (en partie sur les plans de Viollet Le Duc) du couvent, entre 1893 et 1903. Les bâtiments du sud (7) sont également détruits à cette occasion. Ils seront remplacés par un square (8).

TOUT COMMENCE EN 1794, quand l'administration révolutionnaire décide de créer un « Museum du Midi de la République » dans le couvent désaffecté - et déjà tronqué puisque le grand réfectoire à l'ouest a été vendu à un particulier. On y entasse les objets d'art confisqués aux « émigrés » et les tableaux retirés des églises d'où, très vite, un manque de place, d'autant que la future école des Beaux-Arts vient aussi s'y installer. Pour que les étudiants y voient quelque chose, on rase toutes les chapelles (sauf une (9), sauvée pour servir de toilettes...) de l'aile Est. Et pour que les visiteurs puissent y voir eux aussi dans l'église où sont les tableaux, et protéger ceux-ci de l'humidité, on construit en 1833 un « Temple des Arts » (1) à l'intérieur de la nef avec plancher surélevé, cloisons, plafond, toute une enveloppe néo-classique pour cacher « le caractère religieux de l'édifice ».

LE VISITEUR du milieu du XIX^e siècle entre ainsi par le petit cloître (10), encombré de « terres cuites et de produits de fabrication », et dont l'humidité « dévore tout ce qu'on lui confie », victime qu'il est « des exhalaisons vraiment paludéennes qui se dégagent des sous-bassements de la grande salle de peinture ». À l'étage, galerie des médailles (11) « triste corridor » dont « le plancher éprouve, sous les pas des visiteurs, de si énergiques tressaillements, que les médailles, bondissant littéralement sur les cartons, s'accablent en monceaux ». On passe ensuite dans le grand cloître (12), « fort délabré » et « lieu d'exposition déplorable » : « les pierres et les marbres se trouvent plongés dans un bain de moiteur constante. C'est une destruction lente à laquelle on

les condamne irrévocablement ». De là, on pénètre dans la salle des plâtres (13), où règne une « pénombre que le moindre nuage suffit à transformer en nuit complète ». D'où on monte par un escalier vers la grande salle de peinture, « monument étrange en effet, composé de plâtre, de planches et de papiers peints dont les vulgarités prétentieuses ne font pas même oublier un instant les irréparables défauts ». Ne pas oublier la petite salle de peinture (14) et la galerie d'ethnographie à l'étage du grand cloître, « corridor étroit » où, « quand beaucoup de visiteurs s'y rencontrent, tout l'appareil éprouve un frémissement ; les plâtres du plafond se détachent par plaques et vont s'écraser sur les dalles du cloître. »

LES COMMENTAIRES sont du conservateur de la fin des années 1860 qui préconise une transformation radicale : raser le couvent et édifier un musée vaste et moderne à son emplacement. Faute de financements, il ne sera heureusement pas entendu. Le musée tel que nous le connaissons aujourd'hui naît vraiment après la seconde guerre mondiale quand conservateurs et architectes réussissent à obtenir la destruction du « temple des arts » et la restauration de l'église ainsi qu'un réaménagement plus respectueux des salles et des cloîtres. Augmenté d'une nouvelle entrée sur la rue de Metz (15) avec la façade de l'église détruite des Pénitents Blancs, les Augustins seront enfin dignes des collections qu'ils abritent, et les Toulousains retrouveront l'extraordinaire architecture du couvent dont nous raconterons la création lors d'un prochain numéro.

STUDIO IFFÈREMENT



Ci-dessus, la salle des plâtres au XIX^e siècle. Le musée était ouvert tous les après-midi de 13 h à 16 h (17 h l'été), entrée libre les jeudis, dimanches et jours fériés. Le règlement prévoyait que les gardiens « ne donneront des renseignements aux visiteurs que si ces derniers leur en demandent ». Il est interdit « de fumer, de chanter ou de faire un bruit quelconque dans les galeries et de s'y faire accompagner de chiens ».

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Jean-François Binet, Jean François Péneau.

Merci à l'administration du Musée des Augustins pour son aide et sa collaboration.